

Peter Bush

Pratique et pédagogie critique La formation du traducteur littéraire

Aujourd'hui en Europe, il existe de nombreux cursus, proposés par des universités ou des associations professionnelles, consacrés à la formation des traducteurs littéraires. J'aimerais faire quelques remarques sur trois composantes à mon avis essentielles de ces cursus, même si elles ne sont pas toujours présentes ou reconnues comme telles : la théorie, la pratique et l'expérience. Ces remarques s'inspirent de mon propre travail dans ce domaine. Au milieu des années 1990, j'ai créé, à la Middlesex University de Londres, un magistère intitulé « Theory and Practice of Translation » ; de 1997 à 2000, j'ai animé, dans le cadre du programme européen Ariane, un réseau de centres de formation professionnelle, « Le traducteur, lecteur et écrivain », et actuellement, en tant que directeur du British Centre for Literary Translation (BCLT), j'ai la charge d'un programme doctoral en traduction littéraire.

Premièrement, la traduction littéraire exige un haut niveau de compétence universitaire, une grande curiosité intellectuelle et de solides bases théoriques. Non pas qu'un traducteur littéraire doive forcément être un universitaire, mais il doit posséder une bonne dose d'esprit critique. Pourquoi ? La dextérité critique est indispensable pour lire et interpréter les livres que nous traduisons, pour repérer les connaissances que nous

Nous remercions Peter Bush de nous avoir autorisé à reproduire le texte de son intervention à la table ronde sur l'enseignement de la traduction littéraire organisée par Ilide Carmignani et Elena Rollo, traductrices littéraires, à l'occasion du Salon du livre de Turin en mai 2002.

manquent et entreprendre les recherches nécessaires – celles-ci pouvant aller des épopées médiévales aux plus récentes marques de biscuits au chocolat –, pour questionner les mots apparemment les plus transparents et débusquer les résonances qu'ils dissimulent. Comme bien d'autres professionnels, les traducteurs littéraires ont besoin de théories pour comprendre ce qu'ils font, justifier leurs stratégies et leurs choix, défendre leur statut d'artistes qui, en travaillant dans les interstices de la communication, permettent aux écrivains de toucher des lecteurs au-delà d'une seule aire linguistique.

Le problème, c'est que la théorie produite par les traductologues a tendance à devenir rapidement normative, à se transformer en un ensemble de règles, voire même de recettes, supposant l'existence d'une relation simple entre théorie et pratique. S'obstiner ainsi à ignorer la pratique et l'expérience réelles des traducteurs littéraires a quelque chose de pré-baconien. Une telle absence d'observation des traducteurs en chair et en os et de leurs manuscrits, de leur correspondance et de leurs parcours a de quoi troubler dans une discipline qui s'intitule elle-même « Translation Studies », Études de la traduction. (Traducteurs italiens, conservez-vous vos brouillons, existe-t-il des archives nationales qui cherchent à les acquérir ?) Ajoutons que certaines formes de linguistique appliquée et le rôle traditionnellement dévolu à la traduction dans l'enseignement des langues ont aussi eu des effets pervers. Pourtant, les traducteurs qui rejettent la « théorie » parce qu'ils la jugent sans intérêt ne font de bien ni à la profession ni à eux-mêmes. Nous ne pouvons réclamer une meilleure reconnaissance de l'art du traducteur littéraire sans nous efforcer aussi d'occuper le terrain de la théorie. La traduction de Heidegger, d'Eliot (George ou T.S.), de Dario Fo ou de Robert Altman, pour ne citer qu'eux, n'est pas l'affaire d'humbles artisans.

Deuxièmement, les traducteurs littéraires doivent avoir un talent exceptionnel pour l'écriture. Aucun cours ne saurait créer du talent là où il n'y en a pas : il ne peut qu'offrir les conditions nécessaires à son épanouissement. L'analyse, la théorie, ce qui fait un discours universitaire, n'y peuvent rien. Il existe des cursus de troisième cycle qui demandent aux étudiants de rédiger un mémoire sur la traduction, mais pas de traduire. J'en connais même qui proscrivent la pratique de la traduction, celle-ci n'étant pas jugée d'un niveau universitaire suffisant pour l'obtention d'une maîtrise ou d'un doctorat. Cette mise à l'écart de l'imagination et du travail de création peut prendre des proportions absurdes. Permettez-moi d'en donner un exemple qui concerne le Royaume-Uni. Pour l'attribution de fonds à la recherche universitaire, le gouvernement a mis en place un système

d'évaluation par des comités de spécialistes. Lors du premier tour, les spécialistes d'allemand ont refusé de prendre en compte les romans du regretté W.G. Sebald et les spécialistes d'espagnol mes traductions de Juan Goytisolo. Dans les deux cas, l'argument avancé était que ces travaux ne constituaient pas une « véritable recherche universitaire ». Inutile de le préciser, un article de critique littéraire sur ces romans ou ces traductions, accompagné du traditionnel appareil de notes en bas de page aurait été jugé parfaitement recevable. Lors du second tour, romans et traductions ont été acceptés par le comité de littérature anglaise, discipline où le Creative Writing est une pratique bien établie et reconnue. J'imagine que des combats identiques ont lieu dans l'enseignement supérieur italien.

Un cours de troisième cycle qui prétend former des traducteurs littéraires doit exiger de ses étudiants qu'ils traduisent des pages et des pages de fiction, de poésie, de théâtre. Ces traductions s'étaleront sur un an ou deux, pour leur laisser le temps de devenir plus longues et plus complexes. Il est souhaitable que l'étudiant intervienne dans le choix des textes qu'il va traduire et que les enseignants adoptent la posture de l'éditeur – éditeur d'une maison d'édition idéale, s'entend. Face à une multiplicité de textes, tous les problèmes théoriques importants finiront par être abordés et l'étudiant terminera son cursus avec un portfolio bien rempli. Dans le programme doctoral que je dirige, les étudiants peuvent présenter, pour leur thèse, une traduction comptant jusqu'à 60 000 mots [environ 240 feuillets] précédée d'un avant-propos critique de 20 000 mots [80 feuillets]. Il est absolument essentiel que des traducteurs professionnels fassent partie de l'équipe enseignante et y soient réellement intégrés. De nombreuses techniques issues du Creative Writing peuvent être utilement adaptées à l'enseignement de la pratique de la traduction littéraire, afin de développer les talents d'écriture des étudiants dans une diversité de styles.

Troisièmement, les traducteurs doivent posséder une connaissance en profondeur non seulement des langues et des cultures à partir desquelles et dans lesquelles ils traduisent, mais aussi de l'univers professionnel dans lequel ils évoluent. À eux seuls, les cours ne peuvent la fournir. Les étudiants doivent en faire l'expérience concrète par eux-mêmes, en s'intéressant à l'histoire et à la politique, en lisant et en regardant les médias, en voyageant. Grâce aux programmes européens de type Erasmus, il y a désormais quantité d'étudiants qui ont vécu à l'étranger et ont eu un vrai contact avec d'autres cultures. Les directeurs de cursus doivent insister sur l'importance des stages dans les maisons d'édition, dans les entreprises de doublage ou de sous-titrage ; ils doivent inviter des professionnels de l'édition à parler

devant les étudiants, organiser des conférences sur les conditions de travail et les contrats de traduction, établir des liens étroits avec le collègue de traducteurs de leur pays. Le BCLT et la Casa del traductor à Tarazona en Espagne ont créé depuis trois ans des universités d'été pour jeunes écrivains et traducteurs en collaboration avec l'université d'East Anglia, celle de Warwick et l'Universitat Autònoma de Barcelone.

Mélange idéal d'études théoriques et pratiques, ces programmes de maîtrise et de doctorat en traduction littéraire peuvent, j'en suis convaincu, donner aux étudiants une véritable éducation critique et humaniste et – que ceux-ci deviennent ou non traducteurs littéraires – les aider, comme n'importe quelle autre filière, à trouver leur chemin dans la vie.

Traduit de l'anglais par Laurence Kiefé